

Spinoza – Présentation. Un philosophe controversé.

« Un spectre hante l'histoire de la philosophie : le spectre de Spinoza » J. Darriulat.

- Introduction

Pourquoi Spinoza aujourd'hui ?

Avant de répondre à cette question, il nous faut reconnaître que Spinoza est depuis les années 1960, l'objet d'un engouement certain. En attestent les couvertures, et les textes d'introduction, des magazines « grand public » qui lui consacrent un numéro spécial :

- Le Point (hors-série, sept-oct 2006) :

- « Spinoza est aujourd'hui l'un des philosophes les plus lus et les plus commentés... Baruch Spinoza (1632-1677) est d'actualité... On assiste à une floraison de colloques qui insistent souvent plus sur son actualité que sur son classicisme...Comment expliquer cet engouement ? ».

- Le Nouvel Observateur (hors-série, juil-août 1999) :

- « Spinoza le maître de la liberté ».

- Le Magazine Littéraire, nov-déc 2017) :

- « Spécial Spinoza. Pourquoi on se l'arrache aujourd'hui. Comment il bouleversa le XVIIème siècle ». Dans ce numéro, un article de Maxime Rovere est accompagné du titre : « Les raisons d'un come-back », avec cette introduction : « Jamais Spinoza n'a été aussi invoqué, dans les rangs de la philosophie et au-delà : religion, politique, sciences, écologie, esthétique... Il aide à tout repenser. Au risque d'être dilué ou accommodé à toutes les sauces, à son corps défendant ».

Pour résumer, disons que Spinoza est « à la mode » ; Ce qui fait naître une question :

- Cet engouement est-il lié à un approfondissement de la signification de l'oeuvre de Spinoza ou ne traduit-il pas la tentative pour les commentateurs de présenter leur propre pensée sous les apparences du spinozisme ?

Question que posait déjà Ferdinand Alquié :

- « ... bien des commentateurs ont pu attribuer à Spinoza leur propre expérience. On nous a présenté un Spinoza « ivre de Dieu », un Spinoza athée, un Spinoza pré-marxiste, un Spinoza mystique, un Spinoza retrouvant une expérience religieuse extrême-orientale, etc... » (*Le rationalisme de Spinoza*).

La pluralité des lectures de Spinoza fait naître le soupçon que ces lectures parlent autant d'elles-mêmes, des intérêts de leurs auteurs et de leur époque, que de Spinoza lui-même. « Au risque d'être dilué et accommodé à toutes les sauces... », dixit Maxime Rovere... Le « *Spinoza et le problème de l'expression* » de Gilles Deleuze en apprend autant sur la pensée de Deleuze que sur celle de Spinoza (comme son *Nietzsche et la philosophie*, son *Leibniz et le pli...*).

D'où la conclusion qu'en tire un commentateur, Charles Ramond :

- « ... il semble qu'un accord même minimal ait été impossible à trouver sur la nature même du projet philosophique de Spinoza, sur son sens, sa signification, ses intentions ».

De sorte que le seul point d'accord réside dans le fait que « la plupart des lecteurs de Spinoza s'accordent sur le caractère exceptionnel, jusqu'à l'étrange, de sa philosophie ».

On peut aussi retenir la phrase de Paul Vernière :

- « Dans l'histoire des idées, peut-être n'est-il pas de véritable filiation que dans la bâtardise ». Et il ajoute qu'un spinozisme erroné peut s'accompagner d'une « erreur féconde »...

Si l'on accepte cette conclusion, on comprendra qu'il ne s'agira pas de présenter la pensée de Spinoza telle qu'en elle-même, mais plutôt de donner des éléments qui devraient permettre de comprendre les raisons de ce caractère paradoxal, étrange, de sa pensée, de mettre en évidence ce qui dans ses écrits a pu susciter des lectures aussi différentes.

Pour cela il faut d'abord commencer par prendre en compte le caractère bien particulier qui a présidé à la publication de son oeuvre. D'où une première partie où l'on mettra en rapport cette dimension avec la vie même de Spinoza.

Dans une deuxième partie, on présentera autant qu'il sera possible les aspects principaux de son oeuvre (Dieu, l'homme, la liberté...) qui ont pu expliquer le caractère passionné de sa réception.

Dans une troisième partie, on évoquera les modalités de sa réception au cours des siècles jusqu'à aujourd'hui.

Enfin dans une conclusion, on essaiera de montrer, suivant en cela la position de Ferdinand Alquié, ce qui dans l'oeuvre elle-même résiste à sa compréhension.

- I- Biographie.

De son vivant jusqu'à aujourd'hui, Spinoza est un philosophe qui a suscité des réactions passionnées, bien souvent négatives, jusqu'à l'engouement contemporain. D'où la nécessité d'évoquer la biographie de Spinoza et le contexte culturel, social et politique, celui des « Provinces-Unies », où il vécut.

Bento de Espinosa naît en 1632, à Amsterdam, dans une famille juive d'origine portugaise. Sa mère meurt en 1638. Spinoza fréquente une école juive, mais à la mort de son père, en 1654, il s'occupe, avec son frère, du commerce familial. « On parle en portugais, on prie en hébreu, on commerce en néerlandais » (P. F. Moreau, *Spinoza et le spinozisme*). En 1656, il est exclu de la communauté juive. Extrait du texte du *herem* :

- « Les Messieurs du Mahamad décidèrent que ledit Spinoza serait exclu et écarté de la nation d'Israël à la suite du herem que nous prononçons en ces termes : A l'aide du jugement des saints et des anges, nous excluons, chassons, maudissons et exécrons Baruch de Spinoza avec le consentement de toute la sainte communauté en présence de nos saints livres et des six cent treize commandements qui y sont enfermés... Qu'il soit maudit le jour, qu'il soit maudit la nuit ; qu'il soit maudit pendant son sommeil et pendant qu'il veille... Sachez que vous ne devez avoir avec Spinoza aucune relation ni écrite ni verbale. Qu'il ne lui soit rendu aucun service et que personne ne l'approche à moins de quatre coudées. Que personne ne demeure sous le même toit que lui et que personne ne lise aucun de ses écrits... ».

Pour apprécier la portée de cet *herem*, il ne faut pas négliger la dimension rhétorique de sa formulation.

→ Conséquences : elles sont ambiguës, cela en raison de la nature de la société hollandaise.

S'agissant de la liberté religieuse, Jean-Baptiste Stoppa, calviniste suisse, écrit :

- « Les Etats donnent une liberté illimitée à toute sorte de religion, lesquelles y ont une liberté entière de célébrer leurs mystères et de servir Dieu comme il leur plaît. Vous saurez donc qu'outre les réformés il y a des catholiques romains, des luthériens, des brouwistes, des indépendants, des arminiens, des anabaptistes, des sociniens, des ariens, des enthousiastes, des quakers ou des trembleurs, des borrélistes, des Arméniens, des Moscovites, des libertins, et d'autres enfin que nous pouvons appeler des chercheurs, parce qu'ils cherchent une religion et qu'ils n'en professent aucune de celles qui sont établies. Je ne vous parle point des Juifs, des Turcs et des Persans » (*La religion des Hollandais*, 1673).

- S'il est exclu de la communauté juive, pour certains, en dehors de cette communauté, il reste toujours « le juif de La Haye », ou « le juif de Voorburg ». En revanche, du fait qu'aux Pays-Bas coexistent plusieurs groupes religieux, juifs, protestants, eux-mêmes divisés en plusieurs communautés, **calvinistes, anabaptistes, arminiens, (remonstrants), collégiants, mennonites, sociniens...**, aucune d'entre elles n'a assez de pouvoir pour exercer son hégémonie sur les autres. D'où une relative tolérance. C'est pourquoi de nombreux penseurs, notamment français, trouveront un refuge aux Pays-Bas. Tolérance due surtout au fait que chaque communauté est prête à accueillir celui qui est inquiété par sa communauté d'origine.

C'est ainsi que Descartes, qui vécut en Hollande de 1628 jusqu'en 1649, écrit :

- « Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière... » (*Lettre à Guez de Balzac*). A noter cependant que si les idées de Descartes trouvent un écho favorable en Hollande, le cartésianisme fut interdit à l'Université d'Utrecht dès 1643.

Rappelons que les Provinces Unies sont aussi le pays de Rembrandt et de Vermeer de Delft...

Spinoza fréquente des protestants, avec lesquels il découvre le cartésianisme.

En 1660, il quitte Amsterdam pour Rijnsburg, puis Voorburg, puis enfin pour La Haye.

Il gagne sa vie, grâce aux pensions qu'il reçoit de généreux donateurs, et en devenant **polisseur de lentilles**, occupation demandant un savoir-faire très précis, tout en entretenant une correspondance savante sur des questions d'optique, avec des personnalités importantes (ex. Oldenbourg, secrétaire de la Royal Society).

Point important : **il ne publie presque rien de son vivant**, sinon les *Principes de la philosophie de Descartes*, où il expose la philosophie de Descartes.

Des soupçons l'accompagnent toujours: ainsi le chimiste Olanus Borch, écrit qu'« il y a des athées à Amsterdam. .. plusieurs d'entre eux sont cartésiens et .. l'un d'entre eux est un athée impudent d'origine juive ».

Cependant sa renommée, auprès d'autres milieux, est telle qu'on lui offre la chaire de philosophie de l'Université de Heidelberg, offre qu'il refuse, soucieux de préserver sa liberté.

- « J'ignore dans quelles limites ma liberté de philosopher devrait être contenue pour que je ne parusse pas vouloir troubler la religion établie » (*Lettre 48*).

- En 1670, il publie anonymement le *Traité théologico-politique*, ouvrage bientôt interdit. Son livre est déclaré « impie, pestilentiel, le plus vil que le monde ait jamais vu ». Son auteur est accusé d'être « un agent de Satan, voire d'être l'Antéchrist lui-même », objet de réfutations, de dénonciations tout en suscitant l'intérêt de certains penseurs dans toute l'Europe. Spinoza est à la fois admiré, et protégé par certains, et abhorré par d'autres, qui lui reprochent son **athéisme**, son **immoralisme**, son **matérialisme**.

Pierre Bayle définit ainsi les spinozistes :

- « On appelle spinozistes tous ceux qui n'ont guère de religion, et qui ne s'en cachent pas beaucoup » (*Dictionnaire philosophique*).

Ce n'est qu'après sa mort, en 1677, que seront publiés l'*Ethique*, le *Traité de la réforme de l'entendement*, le *Traité politique*.

De la présentation succincte de la vie de Spinoza, on retient que cette dimension **controversée**, malgré sa prudence, n'est pas anecdotique. On comprend notamment que sur le cachet de cire avec lequel il fermait ses lettres, figurait la devise « **Caute** » (« prudemment »). D'où l'idée, chère à Léo Strauss, selon laquelle certaines propositions de Spinoza ne rendent pas exactement compte de sa pensée véritable, ce qu'on montrera bientôt.

Pourquoi ce reproche d'athéisme, d'immoralisme, de matérialisme ? C'est ce qu'un examen de son œuvre va révéler.

- II- Philosophie de Spinoza

On s'intéressera presque exclusivement à l'*Ethique*, dont le titre est : *Ethique démontrée suivant l'ordre géométrique et divisée en cinq parties*.

- A) - More geometrico

Arrêtons-nous d'abord sur la forme, l'ordre **more geometrico** :

L'*Ethique* se présente comme un traité mathématique

- Avec des définitions :

- I - « J'entends par cause de soi ce dont l'essence enveloppe l'existence ; autrement dit ce dont l'essence ne peut être conçue sinon comme existante ».

- III - « J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi : c'est-à-dire ce dont le concept n'a pas besoin du concept d'une autre chose, duquel il doit être formé ».

- IV - « J'entends par attribut ce que l'entendement perçoit d'une substance comme constituant son essence ».

- V - « J'entends par mode les affections d'une substance, autrement dit ce qui est dans une autre chose, par le moyen de laquelle il est aussi conçu ».

- VI - « J'entends par Dieu un être absolument infini c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie ».

- VIII - « J'entends par éternité l'existence elle-même en tant qu'elle est conçue comme suivant nécessairement de la seule définition d'une chose éternelle ».

- Puis quelques axiomes :

- I - « Tout ce qui est, est ou bien en soi, ou bien en autre chose ».

- IV - « La connaissance de l'effet dépend de la connaissance de la cause et l'enveloppe ».

- Ensuite un enchaînement de propositions, accompagnées de démonstrations :

- I - « Une substance est antérieure en nature à ses affections ».

→ Démonstration :

- « Cela est évident par les Définitions III et V ».

La démonstration, qui établit la proposition, consiste à montrer qu'elle découle nécessairement de quelques propositions établies antérieurement, de la sorte que des premières propositions jusqu'à la dernière il existe un lien nécessaire, « substance », « attribut », « mode » étant les trois concepts principaux.

Ce qui ne laissera pas de susciter toutes sortes de questions, surtout si l'on considère que ce qui se présente comme un traité **more geometrico** est une *Ethique*.

Question que se pose notamment Ferdinand Alquié :

- « Si tout est nécessaire, si tout découle de Dieu d'une manière absolument fatale, déductive, on ne voit pas très bien comment un projet moral pourrait garder un sens... Comment parler de morale et parler de liberté dans une philosophie de la nécessité ? » (*Leçons sur Spinoza*).

Une première réponse, verbale, consiste à dire que peut-être **Dieu, morale, liberté** n'ont pas chez Spinoza le sens qu'on leur attribue habituellement.

Pour le moment retenons qu'on est en face d'un problème, face auquel il faudra se demander :

- 1) Comment il entreprend de le résoudre, c'est l'objet de son livre.

- 2) Dans quelle mesure il le résout. Et l'on se demandera s'il n'y a pas un reste problématique, irrésolu, dans l'exposé de la démarche de Spinoza. C'est notamment la thèse de Ferdinand Alquié. Et sur laquelle on reviendra en conclusion.

Pourquoi « more geometrico » ?

Il y expose deux manières de penser, selon la **raison**, ce qu'il appelle parfois, **la pensée du sage**, ou selon **l'imagination**, qu'il appelle **la pensée du vulgaire**. La pensée du vulgaire, c'est-à-dire la pensée de nous tous, est caractérisée par l'**anthropomorphisme**, qui consiste à considérer que l'homme est un « **empire dans un empire** ». Cet anthropomorphisme est la source de préjugés dont l'exemple des mathématiques permet de se délivrer.

Ce qui correspond à deux manières, deux « échafaudages » conceptuels, de concevoir Dieu, le monde (la nature), l'homme, la liberté..., et entraîne deux ordres d'exposition :

- L'échafaudage à renverser, construit selon l'imagination : D'abord anthropologie, puis théologie, du fini à l'infini.
- L'échafaudage qui doit le remplacer, *more geometrico* : d'abord théologie, puis anthropologie, de l'infini au fini.
- «...Renverser tout cet échafaudage et... réfléchir pour en élever un nouveau » (I, App.).
- « Pour Spinoza, il y a toujours une double façon de penser : une façon selon l'homme, et une façon selon Dieu... Cette façon transforme tout, nous fait apercevoir le monde d'une manière absolument nouvelle. Ici, plus de sanctions, plus de fautes, plus de péché » (F. Alquié, *Leçons sur Spinoza*).
- « La vérité serait restée cachée au genre humain pour l'éternité si la mathématique, qui ne s'occupe pas des fins, mais seulement de l'essence et de la propriété des figures, n'avait enseigné aux hommes d'autres règles de vérité (une autre méthode) ».

A retenir :

- La liaison « penser *more geometrico*, récusation de l'idée de sanction, de péché, de faute ».
- La liaison « considération des fins, vérité cachée ».

Avec une question : est-il possible de se placer du point de vue de Dieu, pour un homme de dépasser l'anthropomorphisme ? Question laissée en suspens...

-->De là découlent deux conceptions de Dieu, deux conceptions de l'homme, de la liberté, deux conceptions de la morale, de la religion, de la politique.

Mais ce qui complique les choses, à côté de ces **deux façons de penser**, celle dite du « sage », selon la raison, conforme à l'exposé « *more geometrico* » et celle du « vulgaire », selon l'imagination, il faut aussi considérer **deux manières de dire**, selon qu'on s'adresse au sage, ou selon qu'on s'adresse au vulgaire.... Et peut-être même **trois manières de dire** !

- 1) L'appareil démonstratif, *more geometrico*, selon l'entendement. → La pensée du « sage ».
- 2 La parole anthropomorphique, celle qu'utilisent les prophètes, selon l'imagination. → La pensée du « vulgaire ».
- 3) Les propositions des « appendices », des « scolies », des « lettres », propositions non démontrées, grâce auxquelles Spinoza explique ses démonstrations. Elles sont destinées aux lecteurs qui n'ont pas d'emblée accès à la parole démonstrative, mais qui ne sont pas d'emblée dans le dénigrement de ce qu'ils ne comprennent pas ; ces propositions aident à comprendre les démonstrations.- → elles reprennent des termes de « la pensée du vulgaire » qui cherche à se libérer de l'emprise de l'imagination.

Ce sur quoi on reviendra dans quelques instants.

--> Quelques concepts, (précision : je me contenterai d'énoncer les propositions sans reprendre les démonstrations, je m'en expliquerai plus loin) :

- B - Dieu :

C'est l'objet de la première partie, *De Dieu*.

L'existence nécessaire de Dieu est l'objet de la proposition XI :

- « Dieu, c'est-à-dire une **substance** constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement ».

Du fait de cette proposition, il est difficile de conclure à l'athéisme de Spinoza. Mais il faut s'attarder, (1) sur la signification que Spinoza donne à Dieu et (2) sur la manière dont cette affirmation est établie, les deux aspects étant liés.

- 1) Dieu est défini comme une **substance** :
 - « J'entends par Dieu un être absolument infini c'est-à-dire une substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie » (déf. 7).
 - 2) La démonstration de l'existence nécessaire suppose établie une propriété essentielle de la substance :
 - « Il appartient à la nature d'une substance d'exister » (prop.VII).
- Par conséquent la signification de Dieu découlera des propriétés de la substance et à côté de ce qu'est le Dieu de Spinoza, il faut être attentif à ce qu'il n'est pas .
- Ce qu'il est :
 - Il n'y a qu'une seule substance, par conséquent Dieu est unique.

Du fait que :

- « Nulle substance en dehors de Dieu ne peut être ni être conçue » (XIV)
- « Tout ce qui est, est en Dieu et rien ne peut sans Dieu être ni être conçu » (XV).
→ Il n'y a qu'un Dieu et il n'y a que Dieu !
- La substance étant dotée d'une infinité d'attributs, dont deux nous sont connus, la pensée et l'étendue, Dieu est une substance **pensante** et **étendue**.
- « La pensée est un attribut de Dieu, autrement dit Dieu est chose pensante » (II, I).
- « L'étendue est un attribut de Dieu, autrement dit Dieu est chose étendue » (II, II).
- Ce qui conduit à affirmer l'identité de Dieu et de la Nature, soit la formule « Deus sive Natura ». Formule qui sera source de multiples controverses... et prétexte à l'accusation de matérialisme, voire d'athéisme.
- Ce qu'il n'est pas :

Dieu est une substance, ce n'est pas une personne que l'on imaginerait **à l'image de l'image** que l'on se fait de l'homme, c'est-à-dire dotée d'un entendement distinct de sa volonté, et d'une liberté conçue (imaginée) comme libre arbitre. Ce n'est donc ni un monarque, ni un juge, ni un père, toutes représentations **anthropomorphiques**.

- « Dieu est cause immanente mais non transitive de toutes choses » (XVIII).

Sur ce point on peut lire la démonstration :

- « Tout ce qui est, est en Dieu et doit être conçu par Dieu (XV), et ainsi « De la nécessité de la nature divine doivent suivre en une infinité de modes une infinité de choses, c'est-à-dire tout ce qui peut tomber sous un entendement infini » (XVI) et « Il suit de là que Dieu est cause efficiente de toutes les choses qui peuvent tomber sous un entendement infini » (Coroll. de XVI), Dieu est cause de choses qui sont en lui-même... ».

→ Ce que l'on peut comprendre ainsi :

Dire que Dieu est cause immanente, non transitive, c'est dire que la cause n'est pas séparée de son effet. Dieu, selon Spinoza, n'est pas un être **créateur** d'un monde dont il serait séparé ontologiquement, comme les religions révélées se le représentent.

Ce qui fait dire à Ferdinand Alquié :

- « Chez Spinoza, le mot nature, le mot substance et le mot Dieu sont synonymes. Ils désignent cette réalité unique dont toutes les choses qui existent ne sont que des modes » (Leçons...).

Sa conception de Dieu et du monde, et de leur relation, découle directement du « more geometrico ». Le rapport entre Dieu et le monde n'est pas un rapport qui se pense selon une nécessité physique, mais selon une nécessité logico-mathématique. « De la même façon que de la nature du triangle il suit de toute éternité que ses trois angles égalent deux droits. (Eth. I, XVII, scol.). Notons aussi le « de toute éternité » : la nécessité logico-mathématique est a-temporelle, alors que la nécessité physique se déroule dans le temps. « ...il faut attendre que le sucre fonde », disait Bergson. Implication : il ne faut comprendre le monde comme une succession de phénomènes déroulables dans le temps à partir d'un commencement. C'est la « la pensée du «vulgaire». Selon la « pensée du sage », - à supposer que cette pensée soit humainement possible...-, le monde doit s'appréhender « sub specie aeternitatis ». L'appréhension temporelle est le fait du mode fini que nous sommes, et relève de l'imagination.

De cette définition de Dieu il déduira que :

- « Dieu ne produit pas ses effets par la liberté de sa volonté » (XXXII, coroll.I). Ce qui ne signifie pas que Dieu n'agit pas librement, au contraire, mais que son action ne doit pas être conçue sur le modèle de l'action humaine telle qu'on l'imagine, selon un modèle artisanal.

De même :

- « Dieu n'a point de passions et n'éprouve aucune affection de joie ou de tristesse » (V, XVII), avec pour corollaire que :

- « Dieu, à parler proprement, n'a d'amour ni de haine pour personne ».

Même si :

- « Dieu s'aime lui-même d'un amour éternel et infini » (V, XXXV).

Là aussi, on pourrait ajouter « à parler proprement ».

Retenons le « à parler proprement ».

Ce qui explique que, tout en commençant son *Ethique* par ce premier livre, consacré à Dieu, la question se pose de savoir si ce terme désigne la même chose que ce qu'il désigne dans les religions révélées.

Spinoza répond à ce reproche dans sa correspondance, notamment celle qu'il entretient avec Oldenburg :

- Oldenburg : « Autant que je puis en juger par votre dernière lettre, l'édition du livre que vous destiniez au public, est en péril. Je ne puis qu'approuver votre décision d'éclaircir et d'adoucir les passages du Traité théologico-politique qui semblent pouvoir choquer les lecteurs. Ce sont en premier lieu, à ce que je pense, ceux dans lesquels il est parlé de Dieu et de la nature en termes ambigus qui vous exposent au reproche, que beaucoup vous adressent, de confondre Dieu et la nature... » (*Lettre LXXI*).

- Spinoza : « ... je vous dirai que j'entretiens en moi, sur Dieu et la nature, une opinion très éloignée de celle que les nouveaux chrétiens ont accoutumé de défendre. J'affirme, dis-je, avec Paul, et peut-être avec tous les philosophes anciens, bien que d'une autre façon, que toutes choses sont et se meuvent en Dieu... Toutefois croire, comme le font quelques-uns, que le Traité Théologico-politique se fonde sur ce principe que Dieu et la nature (par où l'on entend une certaine masse ou matière corporelle) sont une seule et même chose, c'est se tromper complètement » (*Lettre LXXIII*).

Comment comprendre cette déclaration de Spinoza ?

Certes il est fait référence au *T.T.P.*, mais le reproche vaudrait a fortiori pour l'*Ethique* si elle était publiée, et où la formule « Deus sive Natura » est explicite :

- « ...cet être éternel et infini que nous appelons **Dieu, ou la Nature**, agit avec la même nécessité qu'il existe...Donc la raison, ou la cause, pourquoi **Dieu c'est-à-dire la Nature**, agit, et pourquoi il existe, est toujours une et la même ».

Peut-être que pour pouvoir répondre à cette question, il faut, comme le fait Léo Strauss, considérer que Spinoza n'a écrit pas publiquement ce qu'il pense ; par conséquent :

- Soit il **ne publie pas** l'*Ethique*, où la formule est explicite.

- Soit il déclare que si l'on croit lire cette pensée dans le *T.T.P.*, on se trompe.

Souvenons-nous de sa devise : « **Caute** ».

→ Première **ambiguïté**, que Ferdinand Alquié formule ainsi :

- « Faut-il admettre que Spinoza ne parle encore de Dieu que par simple prudence, et que le mot de Dieu ne retienne chez lui rien de son contenu traditionnel ? » (*Leçons...*).

- C - L'homme

La deuxième partie, « *De la nature et de l'origine de l'âme* », traite plus spécialement de l'homme. Retenons ces deux propositions :

- « L'homme pense » (Ax, II), présentée comme un « axiome ».

- « L'être de la substance n'appartient pas à l'essence de l'homme, autrement dit ce n'est pas une substance qui constitue la forme de l'homme » (Prop. X).

A retenir :

- L'homme n'est pas une « substance », mais un **mode**, de la substance divine, - comme le sont tous les corps présents dans la nature. Ce en quoi il se distingue notamment de Descartes.

- Remarquons aussi l'ordre choisi par Spinoza, d'abord **Dieu**, ensuite **l'homme**. Cela correspond à ce qu'il appelle « l'ordre requis pour philosopher » (Scolie Prop. X). L'homme est pensé à partir de Dieu, au lieu que ce soit Dieu qui soit pensé, ou plutôt imaginé, à l'image de l'homme (anthropomorphisme).

- « ... les modes ne peuvent être ni être conçus sans la substance » (I, 15).

Et surtout il faut être sensible au fait que la proposition « **l'homme pense** » est un axiome, c'est-à-dire une affirmation **non démontrée**, « more geometrico » ! L'homme est un « mode fini » (au même titre que les autres modes finis?). On reviendra sur ce point essentiel dans la conclusion : tout se passe comme si l'homme, tel du moins qu'on se le représente (« empire dans un empire »), n'avait pas de place dans la suite des propositions démontrées.

Enfin, dès lors qu'on précise la nature de cette « pensée », il faut considérer que spontanément l'homme « imagine », c'est-à-dire que sa pensée exprime plus l'état du corps de celui qui pense que l'état de l'objet auquel il pense.

- « Les hommes jugent des choses selon les dispositions de leur cerveau et les imaginent plutôt qu'ils ne les connaissent » (*Ethique*, App. I).

- D - La liberté

- 1) La liberté divine :

Là encore, il faut commencer par concevoir la liberté divine. S'agissant de celle-ci, on dira que :

- « Dieu agit par les seules lois de sa nature et sans subir aucune contrainte » (XVII).

Ceci se déduit du fait que, si tout est en Dieu, Dieu ne peut être contraint par une cause hors de lui. Mais cela veut dire que :

Contrairement à une représentation habituelle, et présente dans les religions révélées, de la liberté, celle-ci ne s'oppose pas à l'idée de **loi** ou de **nécessité**. La liberté divine se manifeste par les lois de la nature, sans pour autant être contrainte.

Contrainte : agir sous la détermination d'un **autre** être, ce qui ne peut être le cas de Dieu, unique substance.

- « J'appelle libre une chose qui existe par la seule nécessité de sa nature, et qui n'est déterminée que par elle-même » (Ethique, déf. 7).

->Dieu seul est libre, il est à la fois cause libre et cause nécessaire...ce qui va soulever la question de la liberté humaine...

Etant entendu que la liberté de Dieu est tout sauf capricieuse, et exclut par là-même tout **miracle**.

- « La réalité d'un seul miracle serait une démonstration de l'athéisme » (L. Brunschvicg, *Spinoza et ses contemporains*). On ne pourrait plus dire « Deus sive Natura » !

On voit là encore que les propos de Spinoza ont de quoi choquer les tenants du dogme révélé.

- 2) La liberté humaine :

C'est peut-être la question la plus difficile à traiter. En atteste la dernière partie de *L'Ethique*, **De la liberté de l'homme**. Dernière partie précédée de la quatrième partie **De la servitude de l'homme**, elle-même précédée de la troisième partie **De la nature et de l'origine des affections**.

Spinoza affirme que :

- « ...l'homme est nécessairement toujours soumis aux passions, suit l'ordre commun de la Nature et lui obéit, et s'y adapte autant que la nature des choses l'exige » (*Corol. IV, 4*).

On pourrait en déduire que l'homme est nécessairement asservi, ce qui semble résulter de sa nature de « mode » qui le fait être « en autre chose ».

Il reste alors à comprendre comment son livre se termine par une partie sur la **liberté humaine**.

La troisième partie commence par cette affirmation :

- « Ceux qui ont écrit sur les Affections et la conduite de la vie humaine semblent, pour la plupart, traiter non de choses naturelles qui suivent les lois communes de la Nature mais de choses qui sont hors de la Nature. En vérité, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la Nature **comme un empire dans un empire**. Ils croient, en effet, que l'homme trouble l'ordre de la Nature plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination » (*Eth.III*).

-> Ce qu'il faut comprendre :

Si l'homme n'a pas sur ses propres actions un « **pouvoir absolu** », en quoi semble consister la liberté humaine, comment ce **pouvoir relatif** peut-il s'accorder avec le fait que « **l'homme est nécessairement toujours soumis aux passions** » ?

Ici encore, il faut procéder « more geometrico », et penser la liberté humaine à partir de la liberté divine, plutôt que de suivre l'ordre anthropomorphique de l'imagination, qui consiste à penser la liberté divine à partir d'une conception illusoire de la liberté humaine.

L'homme, avons-nous dit, est un « mode », soumis à l'action des autres modes.

Ce qui ne veut pas dire que les hommes ne sont pas libres, mais plutôt que la liberté humaine n'est pas comme on se la représente, comme on se l'**imagine**, habituellement. → D'où la nécessité de remplacer cet échafaudage imaginaire par un échafaudage construit « more geometrico ».

Il en donne quelques exemples :

- « Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement désirer le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger, et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire ... De même un délirant, une bavarde, et bien d'autres de même farine, croient agir par un libre décret de l'âme et non se laisser contraindre. Ce préjugé étant naturel, congénital, ils ne s'en libèrent pas aisément » (*Lettre LVIII à Schuller*). A retenir : Spinoza,

en prenant l'exemple de l'enfant, du garçon, de l'ivrogne, de la bavarde, parle du « vulgaire », qui ont une conception erronée de la liberté. Dire que ce préjugé est naturel, et qu'« on ne s'en libère pas aisément », sous-entend que cette libération est malgré tout possible. L'*Ethique* se termine par la proposition :

- « Si la voie que j'ai montrée qui conduit (au vrai contentement) paraît extrêmement ardue, encore y peut-on entrer... Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare ». (XLII, scol.).

Mais alors se pose la question de savoir comment cette possibilité est concevable du point de vue du fait que l'homme n'est pas « un empire dans un empire ».

Soulignons aussi le fait que Spinoza met sur le même plan « l'enfant », « l'ivrogne », « le délirant », « la bavarde » ; or on pourrait lui objecter que la condition de « l'enfant » n'est pas du même ordre que la condition de « l'ivrogne » ou « du délirant » (laissons de côté celle de « la bavarde »).

Ce fait anthropologique initial, ce « préjugé naturel », est à l'origine d'un préjugé capital :

- « ... les hommes supposent communément que toutes les choses de la nature agissent, comme eux-mêmes, en vue d'une fin ».

→ A raisonner ainsi, ou plutôt à imaginer ainsi, puisque « la pensée du vulgaire est tout entière livrée à l'imagination » (L. Brunschvicq, *Spinoza et ses contemporains*) on donne crédit à l'idée de « cause finale ». L'homme ainsi imaginé agit selon la fin qu'il conçoit, et l'homme imagine Dieu à son image.

La phrase précédente se continue ainsi :

- « ... ils vont jusqu'à tenir pour certain que Dieu a tout fait en vue de l'homme et qu'il a fait l'homme pour que l'homme lui rendît un culte ».

De cette condition initiale, de cet « échafaudage » conforme à l'imagination, on peut rendre compte de la nature et de l'existence de la religion, de la morale et de la politique.

Mais si les hommes se croient libres « en ce que... », cela ne suffit pas pour conclure que la liberté humaine n'existe pas. Mais plutôt que, si liberté humaine il y a, elle n'est pas comme on se l'imagine habituellement.

En effet la dernière partie du livre, « *l'Ethique*, a pour titre « De la liberté humaine ». Peut-être que la proposition de Michel Henry (dont le mémoire de maîtrise portait sur « la morale de Spinoza »), exprime assez bien ce qu'est la liberté humaine pour Spinoza :

- « Je ne suis pas une sorte de monade qui serait sa propre origine, mais je suis une sorte de nageur dans la mer ».

Je ne suis pas libre, si je pense qu'être libre implique de relever d'un ordre spirituel qui échappe aux lois de la nature (« empire dans un empire »), mais si je considère qu'en tant que mode, je suis aussi en Dieu, mes actions peuvent se concevoir comme l'expression de la nature divine. Si mes actions sont déterminées, c'est que je participe de la nature divine. De sorte qu'il faudrait corriger la formule de Michel Henry qui suppose que le nageur et la mer sont deux réalités différentes. Pour Spinoza, la mer et le nageur appartiennent à la même substance, la substance divine.

La liberté passe par la connaissance de ma nature, comme partie de la nature divine.

Mais comme l'a écrit F. Alquié :

- « Il s'agit de savoir si cela est possible » (*Leçons...*). Question sur laquelle on reviendra dans la conclusion.

A suivre...

